

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre XLVI. Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-10001

“ pendant vingt-siècles une même langue,
 “ on l’obligeoit de s’exprimer dans une
 “ autre.
 “ Il n’est pas indifférent en soi qu’un
 “ peuple soit affecté par un mode plutôt
 “ que par un autre : on lit dans l’his-
 “ toire que les anciens ne pouvoient
 “ faire aucuns changements dans leur
 “ musique, sans que la révolution ne por-
 “ tât sur le gouvernement ; parceque la
 “ musique en agissant sur les sens porte
 “ sur les moeurs : de ceci je pourois tirer
 “ une conséquence, & prouver peut-être
 “ que depuis l’établissement de la musi-
 “ que Italienne en Angleterre la nation
 “ est devenue plus voluptueuse.”

L E T T R E XLVI.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
 Cham-pi-pi, à Pékin.*

de Lisbonne.

J'Allai dîner ces jours passés chez un
 négociant Anglois établi à Lisbonne
 qui m'en avoit prié depuis long-tems.
 Comme j'avois oui dire que les Brétons
 adonnés au commerce à Londres menoi-
 ent une vie frugale, je m'attendois à un di-

diner de même; mais au lieu de celui-ci, il fut question d'un repas splendide où régnoient la profusion & l'abondance.

Après le diner on fit passer les convives dans un second appartement, où des laquais en grande livrée servirent le Caffé dans des tasses d'or.

Le Caffé pris il fut question d'amuser la compagnie à quelque jeu. On me proposa de faire un Wich. Je m'en défendis en alléguant pour excuse l'ignorance où j'étois de ce jeu. Alors le maître du logis prenant la parole me dit en me l'adressant, ne craignez pas, Monsieur, de vous engager dans une partie couteuse. Nous ne jouons ici que pour nous amuser. Il faut être bien malheureux, continua-t-il, si dans une après-diner, on perd cinquante-monnoies d'or; c'est-à-dire, environ trois-cens-onces d'argent massif. Quand j'aurois su le jeu, cet amusement seul eut suffi pour m'en dégouter. On me laissa, & les autres convives s'affirent au tour des tables, & commencerent à jouer. Je m'amusai deux ou trois-heures à voir leur jeu, & je remarquai que quelques uns de ces négocians avoient perdu pendant cette après-diner deux ou trois-cens-pièces d'or pour s'amuser.

La scène du jeu finie, le maître du logis ordonna à ses gens qu'on mit les chevaux au carosse, & un moment après il me fit entrer dans un équipage magnifique, qui nous traina au *Long-Room*. C'est une assemblée établie par la factorie Angloise, dans laquelle on rit, boit, mange, & jouë tous les jours de l'année depuis six heures du soir jusques à minuit.

Il y avoit ce jour-là grand bal paré. En entrant dans la salle le premier coup d'oeil me frapa. Je n'ai jamais vu tant de luxe & de magnificence. On eut pris ces marchands pour de petits souverains, & leurs femmes pour autant de vice-reines. Lorsqu'on eût dansé environ deux-heures, la compagnie passa dans un autre appartement où étoit une table de deux-cens-couverts. Alors on servit un souper qui auroit fait honneur à la magnificence du plus grand monarque de l'Europe. Les dames seules s'affirent, & les cavaliers de bout derriere elles les servirent. Après le souper elles se leverent de table & les hommes s'affirent à leur tour, & on leur servit un nouveau souper.

Pen-

Pendant que les cavaliers étoient à table, je retournai dans la salle du bal, où je m'assis près d'un Breton habillé modestement qui étoit arrivé depuis peu de Londres. Je jugeai à sa contenance qu'il n'étoit pas fort content de tout cet étalage. Monsieur, lui dis-je, je vous prie de me faire la grace de m'expliquer cette énigme. Nous sommes ici dans une assemblée de marchands, dont l'épargne & l'oéconomie sont, ou doivent être les vertus principales, & cependant nous nous trouvons dans un lieu de profusion, & de magnificence. Quelle est donc la divinité qui préside ici? La folie, me répondit-il; tous les gens que vous voiez dans ces appartemens sont ses adorateurs. Le mal est, reprit-il, que la Grande-Bretagne perd à ce luxe; car les Portugais chez qui ces dépenses extravagantes se font, retiennent ce que notre industrie leur avoit d'abord enlevé. On peut dire que la main d'oeuvre de nos artisans est convertie ici en fêtes & en divertissemens. Il y a actuellement sur le tapis un projet de mascarade qui coutera plus de mille-guinées à la factorie, c'est-à-dire, à la nation; car c'est elle qui en fera les fraix.

H 5

Je



Je vous prie de me dire quelle sorte de marchands font ceux-ci ? Ce sont me répondit il, ce que nous appellons des commissionnaires : on leur envoie des marchandises d'Angleterre, & ils la vendent pour le compte des négocians Anglois. Et en rendent-ils bon compte au moins, lui dis-je, oh oh pour cela très bon ; car afin qu'il n'y ait aucune erreur sur les articles ils n'en rendent point du tout. On peut regarder les effets qu'on envoie de Londres à Lisbonne, comme un bien de main morte, qui est perdu pour toujours. Il y a six-mois que je suis arrivé d'Angleterre pour régler mes affaires avec mon correspondant qui fait ce soir les honneurs du Bal, & qui est mieux habillé que le Roi George, sans que j'en aie pu encore venir à bout. Il me menace, si je le presse trop, de faire terminer nos affaires par la justice Portugaise. Si la chose en vient-là, mon compte est tout réglé ; je puis m'en retourner comme je suis venu ; car il faut tout juste un siècle révolu à Lisbonne avant qu'un procès soit jugé.

Pendant ce tems-là les dames, & les messieurs s'étoient rendus dans la salle où nous étions. Nous nous retirâmes
dans

dans un réduit où nous pouvions voir toute la compagnie sans en être presque apperçus: sans doute, Monsieur, dis-je, à mon Breton vous connoissez la carte de cette assemblée. Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer les figures? J'en connois plusieurs, me dit-il, & je pourrai vous parler de celles-ci; mais il faut auparavant que je vous donne une idée générale du tableau, sans quoi l'énigme resteroit toujours. Premièrement tous ceux que vous voyez ici sont des gens transplantés, que le hasard, ou l'indigence a conduit ici: de la pauvreté dans laquelle ils sont nés, à l'aisance dont ils jouissent, il y a une distance immense.

Il y a environ six-ans qu'ils étoient tous ruinés par leur luxe relatif. La factorie en corps alloit faire banqueroute, lorsque la colere du ciel devint pour elle une ressource. Le tremblement de terre rasura un grand nombre de maisons qui étoient prêtes à tomber. L'incendie général opéra un prodige auquel les maisons Angloises qui négocient à Lisbonne ne se feroient jamais attendues. Il brula des effets qui n'y étoient plus: on pourroit comparer ce feu au feu grégeois, qui bruloit de loin. Faites attention à cet

H 6 homme

homme vis-à-vis de nous ; c'est un négociant de Hambourg. Il n'étoit pas riche la veille du tremblement de terre qui abîma Lisbonne, mais le lendemain il se trouva très opulent. Il réalisa cinquante-mille livres-sterling d'effets appartenant à ses correspondans, & qui avoient été brulés. On pourroit appeller cela en termes d'incendie renaître des cendres de la friponerie.

Voïez vous ce petit homme à côté de celui dont je viens de parler, qui a les yeux si vifs ; il travailloit à son Billan, quand le phénomène brula ses livres. Le tremblement de terre lui fut très favorable. Il en retira deux grands avantages ; car le même jour il perdit sa femme, & gagna du crédit. Permettez-moi de vous demander, interrompis-je en cet endroit, qui sont ces cavaliers qui portent un grand Ruban rouge sur leurs habits, qu'on voit dispersés dans différens endroits de la salle, pour qui on a beaucoup de defférence ? ce sont des *fidalgos*, ou grands du Roïaume. Qu'est-ce qu'ils font ici ? il me semble qu'ils ne sont point placés. Je vais vous le dire ; ils viennent affecter beaucoup de considération en public, & vont ensuite rire en particulier de la folie des Anglois.

Aidez-moi, je vous prie, à connoître ce beau marchand qui est tout au haut de la salle. Le commerce doit se sentir illustrer d'être fait par un homme d'une aussi belle figure. Le cavalier que vous voulez connoître, me dit-il, n'est point marchand. C'est l'ambassadeur de la première couronne de l'Europe. Il est bien jeune, lui dis-je, pour être initié dans le secret d'une grande Cour. Un mariage, réprit-il, l'a élevé tout d'un coup au ministere. Il a épousé une veuve dont le mari est encore en vie. Toute l'Europe a été surprise de le voir monter tout d'un coup à cette place ; mais que voulez-vous, il faut bien faire quelque chose pour les gens qui ont assez de force d'esprit pour se mettre au-dessus des préjugés reçus,

Si je ne me trompe, celui qui est à côté de lui est encore l'agent de quelque couronne. Vous ne vous trompez pas ; c'est un ministre, qui de la marchandise est monté à l'ambassade ; mais cela est assez ordinaire dans l'état républicain où il est né. On lui donne quelque esprit ; mais je lui aurois souhaité un peu plus de bon sens. Il étoit originairement pauvre ; il avoit besoin de faire un bon mariage, & il en a fait un très mauvais. Il est vrai
que

que le gouvernement qui l'a fait ministre y a pourvu ; mais je n'aime pas ces hommes qui chargent l'état de réparer leurs sottises. Qu'est-ce que c'est que ce grand homme d'assez bonne mine ; mais qui est coëffé d'une maniere singuliere ? C'est, me répondit-il, un marchand Hollandois, Résident du Roi de P - - - Ce prince, sans l'avoir jamais vu ni connu l'a fait son ministre : aussi l'a-t-il chargé en même tems de ne point se mêler de ses affaires à cette Cour. C'est proprement un Brevet de retenuë sur sa vanité. Les princes sont comme ces ouvriers habiles qui donnent de la considération à la plus vile matiere. Si je ne me trompe, je vois plusieurs autres ministres à côté de ceux dont vous venez de parler. Non, me dit-il, ceux-ci sont des consuls ; qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce nom-là ? Ce sont les valets de pied des états, ou autrement les garçons apprentifs de la politique. Il me semble, lui-dis-je, que la plupart de ces garçons sont bien vieux. Est-ce qu'on ne passe pas maître-consul ? non, me répondit-il, on l'est du premier coup.

Encore quelques minutes, dis-je en cet endroit à mon Breton ; & je finis d'être indiscret. Qu'est-ce que c'est que ces divinités

vinités

vinités femelles qui sont parées comme des princesses; mais qui ont avec cela un air si commun, qu'on les prendroit pour des filles de chambre déguisées avec les habites de leurs maîtresses. Toutes ces femmes, me dit-il, que vous voiez dans cette salle sont réellement déguisées. Il n'y en a aucune dont l'ajustement ne jure avec son état: elles sont presque toutes nées dans la boue, & par conséquent sont fieres & impertinentes. Elles crevent de vanité. L'orgueil rend les femmes des autres païs insupportables; à Lisbonne il a un autre effet, il les fait devenir folles. La maladie attaque les fibres du cerveau; les maris sont obligés de les faire voïager en Irlande pour leur remettre l'esprit; mais ce n'est pas la faute de ces créatures; il est naturel aux personnes du sexe qui n'ont ni naissance, ni éducation d'être fieres & hautaines; le tort est aux maris qui se ruinent pour satisfaire à leurs folies.

Mais pour revenir à la factorie; l'incendie général avoit un peu rétabli les affaires, lors qu'une nouvelle profusion, & un luxe inconnu auparavant l'ont plongée dans le même état où elle se trouvoit avant le phénomène; mais on espere, s'il plait
à

à Dieu, qu'un second tremblement de terre la remettra.

L E T T R E XLVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

JE me rendis hier au grand *Ridoto*. C'est une salle publique, où les femmes de qualité se rencontrent quatre-fois l'année avec les Lords du Roïaume.

L'assemblée étoit nombreuse, & les dames extrêmement bien mises: cela n'empêchoit pas qu'il n'y en eût un grand nombre de fort laides. On diroit que les Bretonnes ne sont pas faites pour être habillées. La grande parure leur donne un je ne fais quel air gêné, qui cache leur beauté naturelle.

On se regarda quelque tems au visage: ensuite l'assemblée se sépara en plusieurs pelotons en divers endroits de la salle, pour faire ce qu'on appelle en Europe des menues.

Quoique je t'aie parlé ailleurs de cette danse; voici-ce que c'est. Un cavalier prend une dame par la main, lui fait